

Guerre 1914-1918

En direct du Front



Le Père Georges-Henri Pérès, archiviste du diocèse de Vannes, a découvert un grand nombre de lettres et de récits écrits par des prêtres et des séminaristes du Morbihan pendant la Grande guerre. Un témoignage extraordinaire et concret du quotidien de ces soldats engagés corps et âmes pour la Bretagne.

En triant les archives du diocèse, le père Georges Henri Pérès trouve des vieux cartons au fond d'un placard. Quelle n'est pas sa surprise, en les ouvrant, de découvrir des lettres écrites entre 1914 et 1918 par des séminaristes et prêtres du diocèse partis au front, à leurs parents, leur recteur, le supérieur du séminaire. Les lettres, sont soigneusement rangées dans des enveloppes avec une photo du soldat, son avis de décès, la lettre d'un camarade annonçant la triste nouvelle et les circonstances de sa mort, l'homélie des obsèques, les états de service, les récompenses obtenues, les articles de presse, un mot de l'aumônier qui l'avait connu, l'image souvenir... « C'est une découverte très riche pour le diocèse, explique le père Georges Henri Pérès. Cet énorme travail de classement a été fait par le père Augustin Guillevic, recteur de l'époque, qui tenait une correspondance régulière avec la quarantaine de séminaristes partis au front. »

L'humour dans les tranchées

Les lettres constituent des documents d'époque rares, dans lesquels les séminaristes racontent leur vie quotidienne : « souvent avec beaucoup d'humour ! » Sur une lettre écrite au supérieur avec une mine de plomb, on peut lire : « Vous voudrez bien excuser ce papier quel que peu froissé et ce crayon qui serait en temps ordinaire incivil. Mais hélas, je ne

suis plus dans la simplicité de ma cellule de séminaire. Je suis devenu homme des bois. » Un autre séminariste écrit : « Je suis à mi-chemin entre l'homme préhistorique et l'homme singe ». Dans une autre lettre encore : « Attention, c'est du papier allemand, mais n'ayez crainte, il ne peut pas exploser ».

Le froid et la boue

Ces hommes jeunes vivent dans le froid, la boue, « notre plus grande ennemie », écrivent-ils, et parfois, n'en peuvent plus. Joseph Marie Questel, originaire de Sulniac, né en 1891, mort en octobre 1915, raconte dans une lettre : « Je me trouve avec mes hommes, enfoui depuis plus de trois mois dans des cavernes que nous avons creusées dans un champ de betteraves, à l'entrée du métro boyau qui nous conduit gentiment au boulevard du secteur occupé par notre bataillon. Il est à la portée de toutes les bourses, mais non peut-être de tous les courages car malgré les travaux minutieux de nos braves territoriaux du midi, le parcours de ce labyrinthe n'offre pas toujours les délices d'une promenade sur la Rabine. 800 m à peine nous séparent de nos Kamarades (sic) boches. »

Portés par la foi

L'émotion monte en feuilletant les documents. Dans leurs lettres, ces soldats appellent à la paix. Un jeune séminariste de Keriado, 24 ans, écrit à son recteur, à ses parents : « Priez pour

la paix, priez pour que ça se termine vite. » Les séminaristes savent que leur présence sur le front est un peu particulière. Ils sont soutenus par leur foi, font vraiment le sacrifice de leur vie et le disent avec une profonde lucidité : « Veille du grand départ. Au rapport le général nous fait espérer la fourragère ! C'est donc la course à l'honneur, peut-être à la mort ! Qu'importe, puisque c'est pour la France », dit Frédéric Jégat, jeune originaire d'Aradon qui écrit aussi en juillet 1917 : « L'ordre est venu de partir. Qu'est-ce qu'il me prend ? La peur de mourir, peut-être, mourir si jeune. Ô Jésus, donnez le calme à mon âme. » Il tombera quelques semaines plus tard.

Comme un testament, Auguste Corven, de Keriado, termine sa dernière lettre, avant sa mort en janvier 1915, ainsi : « Je vous quitte, mes chers parents, pour aller avaler une gamellée d'excellente soupe. Après cela, je fumerai une pipe, car je fume dur maintenant, et je recommencerais à écrire aux autres parents et amis qui veulent bien penser à moi. Vous, ma pensée ne vous quitte pas et mon cœur reste tourné vers vous. 1915 ! Puisse cette année qui commence dans la douleur de la guerre et des heures tragiques, finir dans la joie de la paix. Je le demande au petit Jésus à qui je vous confie. Le sourire de ses lèvres divines vous consolera, vous fortifiera et vous rendra espoir toujours. » ■